





Recettes

et Dégouûts



Les petites publications d'Arts-Pont

systeme

« Où ils font cuire le corps du trépassé, et puis piler, jusqu'à ce qu'il se forme comme en bouillie, laquelle ils mêlent à leur vin, et la boivent. Où la plus désirable sépulture est d'être mangé des chiens ; ailleurs des oiseaux. »

Je garde précisément en mémoire cette assiette de tomates à la vinaigrette que je refusais obstinément de manger devant le public interloqué des femmes de service. Je devais avoir 4 ans, j'étais à la garderie où ma mère travaillait à l'époque pendant l'été. Je ne sais pas si la volonté de me singulariser à toute force s'était emparé de la tomate comme d'un des plus sûrs moyens pour parvenir à mes fins, toujours est-il que je me souviens avec une grande vivacité de la sollicitude inquiète, quoique nettement réprobatrice, des dames à mon égard, et des questions posées à ma mère, un peu honteuse, sur cette progéniture récalcitrante, enfant « difficile » et donc, il va sans dire, mal éduqué. Par la suite, je me mis à dévorer des tomates à longueur de journées. En revanche, je ne voulais plus entendre parler de viande rouge, à l'exception du steak à condition qu'il soit haché, du blanc de poulet soigneusement débarrassé de la peau et

des rognons de je ne sais trop quel animal que j'avalais sans mâcher. Je tolérais le jambon mais il fallait qu'il soit préalablement pulvérisé en poudre rose, au mixer, gros appareil orange très bruyant acheté à dessein. Ma mère cuisinait spécialement pour moi de la lotte, « à l'armoricaine » (et non « à l'américaine » comme je l'ai longtemps cru) jusqu'au jour où il ne fut plus question d'en avaler une bouchée. Mes parents assistaient impuissants à l'étrange évolution de mon appétit disqualifiant. Un point de rupture fut atteint, je crois, lorsque ma mère, enceinte, prépara une omelette, que j'aimais alors (bien qu'il aurait fallu me torturer pour me faire avaler un oeuf au plat) mais qui l'écœurait, elle, au dernier degré, a fortiori dans son état. Ce jour-là, je trouvais à l'omelette un fort goût de poisson et je repoussais mon assiette en grimaçant. Subitement, je fus aveuglé par une matière visqueuse et chaude. Je compris quelques minutes plus tard, alors que ma mère en larmes me passait le visage sous l'eau du robinet, qu'excédée de mon ingratitude, elle m'avait jeté l'omelette à la figure. Je ne me contentais pas, prenant de l'âge et de l'assurance, d'éliminer peu à peu la viande, le poisson et les oeufs de mon alimentation mais il me semblait naturel que tous les membres de ma famille devaient me suivre sur cette voie. J'emportais mon repas dans ma chambre si quelqu'un avait l'audace, par exemple, d'ouvrir une boîte de sardines à l'huile en ma présence. À la cantine, les femmes de service voyaient ces simagrées d'un mauvais oeil et me menaçaient régulièrement de me faire entrer la nourriture non ingérée « par les oreilles ». La vision de mes conduits auditifs débordant de hachis parmentier ou de raviolis à la viande ne me faisait pas rire. Ceux qui riaient, c'était mes petits camarades, gros mangeurs, homoncules vociférants

que rien ne répugnait et qui s’amusaient à me mettre des morceaux de poisson dans mon verre d’eau ou à ouvrir la bouche pleine de langue de bœuf mâché semblable à un gros étron dirigé par erreur au pôle nord du tube digestif. Je crois que c’est là que j’acquis définitivement la conviction que le meurtre allait être la seule solution viable pour ne plus être dérangé dans ma placide consommation de coquillettes et de purée. La mise à mort des animaux était d’ailleurs chose courante dans la cour de ferme de mes grands-parents. Le dimanche, vers six heures du soir, au moment de partir, il était rituel d’extirper du chaud foyer où nous l’avions contempilé mâchonnant des poignées d’herbes fraîches tout l’après-midi un malheureux lapin qui se retrouvait attaché par les pieds et le crâne fracassé d’un coup de bâton, sans autre forme de procès. D’autres fois, c’était un poulet qui voyait son week-end écourté, la tête tranchée au couteau, les ailes continuant de battre l’air, dégageant cette étrange odeur qui devenait quasi-solide lorsque l’animal était plongé dans une bassine d’eau bouillante pour la séance du déplumage et que j’associe au parfum fétide des rideaux dans les demeures des vieilles gens, et, à vrai dire, de notre corps au réveil. Le seul contact sous la dent de la texture des muscles de ces animaux dont le dernier souffle avait été ravi par mon grand-père, homme que j’avais toujours estimé doux, jusqu’à découvrir les terribles scèn...

« Lebrun fit tout un numéro d’enthousiasme devant ce plat.
– Ah ! s’écria-t-il, du coo-coo ! Jamais on ne s’attendrait à trouver ça à Londres. Il mérite toute notre attention.

- Chez nous, on appelle ça foo-foo, observa quelqu'un.
- Coo-coo ou foo-foo, c'est l'affaire sérieuse de la soirée. »

On déposa dans mon assiette une motte luisante [...] Je ne pensais pas pouvoir l'avaler sans vomir. Je la laissai dans mon assiette. Personne n'y fit attention. »

anniversaire : une viennoiserie à la compote, appelée « pommé », passée dans un four crasseux ayant servi à cuire au moins les repas des dix dernières années sans jamais être nettoyé. La bourgeoise, maîtresse des lieux, est une souillon inactive de quarante ans à lapider.

barbecue : chez des amis d'amis, une sorte de couple « alternatif » repoussant. Le dessert flotte dans l'eau d'une piscine en plastique rouge – des abricots. Les gamins, marmaille bruyante dont je me plais à imaginer les petits corps allongés sur le grill où d'énormes steaks sont en train de cuire, jouent dedans, culs nus. Plus tard, le papa sort les fruits en roulant des yeux ravis : « Ils sont bien lavés ».

imbécile : au téléphone, j'ai rappelé : « je suis végétarien ». Le soir, l'hôtesse, fière d'elle, dépose triomphalement un saladier sur la table, spécialement concocté pour mon bon plaisir : des légumes avec des miettes de thon. Je me retiens de lui renverser la préparation sur la tête pour lui rappeler de quel règne dans l'échelle des êtres se situe le « thunnus » (ou « thunnos ») de la famille des Scombridés, et moi par la même occasion.

rêve : avec mon père, la nuit, dans le jardin, nous creusons un trou pour y enterrer des gens que nous avons tués ensemble dans des circonstances qui m'échappent. Sentiment atroce de culpabilité. Scène suivante, curieuse : mon père est allongé dans la cuisine, mort apparemment, la tête dans le four, les jambes au dehors. Quand je me réveille, je suis sûr que la seconde partie est fausse mais pas la première.

convivialité : en 1972, un avion uruguayen s'écrasa dans les Andes. Deux mois après le crash, on retrouva des survivants qui n'avaient dû leur salut qu'à la consommation des passagers morts de froid. Cependant, ce recours à l'anthropophagie ne se fit pas en dehors de quelques règles de convivialité minimum. Les naufragés, issus de la haute-bourgeoisie uruguayenne, convinrent entre eux de ne pas manger de membre de leur propre famille. Ni le corps des femmes.

prière : que soient portés à ma bouche les crachats, la cendre, la terre, le métal, la pelisse tiède des petits animaux, l'alcool, le poing, l'haleine, la neige, l'hostie, « le sang et le jus sortant des plaies mortelles d'autrui »...

solitude : dans une ville étrangère, à la nuit tombée, toutes les perspectives de restauration me font monter le cœur aux lèvres. La chaleur et l'humidité ont profondu les odeurs de poubelles pleines et de cuisines, qui rentrent dans la bouche et les narines comme un gaz asphyxiant. Je finis par acheter des fruits et m'installe, seul, dans le petit kiosque, repéré l'après-midi. Je mange par petites bouchées en pensant que je suis à des milliers de kilomètres d'une présence amie.

« [...] dans d'autres cas, la dépression, le dégoût de la vie, au lieu de prendre la forme aiguë et anxieuse de la mélancolie, s'établit sous la forme d'une sorte de dégoût, de tristesse lente [...] ou encore se polarise sur l'alimentation. C'est le cas de ces jeunes filles, atteintes de cette affection étudiée notamment par Lasègue et désignée sous le nom d'« anorexie mentale », qui diminuent progressivement leur nourriture dans une sorte de spiritualisation excessive de toutes leurs aspirations. »

Lorsque j'ai bien convaincu tout le monde de mon végétarisme phobique, je ne déteste pas créer la sensation en ingurgitant des charcuteries ou pire en commandant un plat de boudin noir, mets que je trouve absolument délicieux. L'assistance marque généralement sa surprise ou son dégoût, la plupart des mangeurs de viande préférant mourir de faim plutôt que d'avalier cette spécialité à base de sang de porc cuit. Ne comprenant pas moi-même tout à fait la nature de cette exception à l'intérieur d'un système par ailleurs parfaitement réglé, hormis la vanité de me rendre intéressant, j'ai fini par en conclure que le boudin, du moins théoriquement, pouvait être fabriqué sans induire la mort de l'animal. Autrement dit, le sang du boudin pourrait être prélevé sur la bête vivante, et pour ainsi dire, à son insu. On sait que les populations africaines parvenues au dernier stade de la famine, titubant sous la chaleur, tirent leur maigre subsistance du sang de leur cheptel encore en vie, suçant à même la carotide le suc pourpre etc... Un

écrivain, rencontré récemment, m'expliqua qu'une de ses tantes, conseillée par un guérisseur, buvait un verre de sang de cheval tous les jours, ponctionné directement à l'écurie... Ce même homme, que le boudin débecte, en dépit de ses origines (Sud-Ouest) avoue aimer de temps à autres sucer les tampax usagés de ses maîtresses, mais je dévie... J'ai découvert récemment que l'interdit religieux frappant le porc, notamment dans les religions juive et musulmane, écartaient cet animal abject, nageant dans l'ordure, dont le mode d'expression favori rappelle le bruit émis par mon géniteur au plus fort de la nuit, pour la proximité inquiétante de son goût avec celui de la chair humaine.

« Je sais qu'un gentilhomme ayant traité chez lui une bonne compagnie, se vanta trois ou quatre jours après par manière de jeu (car il n'en était rien) de leur avoir fait manger un chat en pâte : de quoi une demoiselle de la troupe prit telle horreur, qu'en étant tombée en un grand dévoiement d'estomac et de fièvre, il fut impossible de la sauver. »

.../violemment projeté en avant par un spasme/langue pendue/la matière infecte/ce n'est pas/et pourtant/depuis des jours, entouré d'un halo littéralement anxiogène/la consommation de bière, de gin et de cognac/parvenue à un degré à peu près inimaginable/plusieurs litres/avait mis sa tête à l'intérieur d'un sac en plastique/franprix d'à côté/noué autour le cordon de branchement du magnétoscope/

dans le sac/un morceau de viande sanguinolente/du boeuf probablement/acheté à la « boucherie musulmane » en bas/nu/n'en pouvant déjà plus d'excitation/l'odeur fade de l'animal dépecé/et l'haleine alcoolique/au-dehors, pas un bruit/cherchant son souffle/une boule dans la gorge/la poche plastique lui collant la figure dans la viande et le sang/les images sur l'écran de télévision, floues à travers la membrane/des combats à mains nues, free fight où des mastodontes de l'Est s'éclatent la tronche sous les bravos du public/la foudre soudain lui traversant l'estomac et remontant l'oesophage/feux du ciel/ô seigneur/presque asphyxié maintenant/des visions de cartilages, de faces broyées, de corps jetés dans des fosses/la charpie/se souvient du garçon arc-bouté au moment ultime, révulsé : « steak...va...venir... »/il jouit d'un coup/...

« Où ils font cuire le corps du trépassé, et puis piler, jusqu'à ce qu'il se forme comme en bouillie, laquelle ils mêlent à leur vin, et la boivent. Où la plus désirable sépulture est d'être mangé des chiens ; ailleurs des oiseaux. »



textes cités
montaigne, *les essais*
v.s.naipaul, *un chemin dans le monde*
plutarque, *manger chair*
henri baruk, *psychoses et névroses*

Il y a des visages qui portent sur eux le dégoût. Quelque chose de mou, lèvres retombantes (la moue du dégoût), quelque chose de terne dans le regard. Ce n'est pas agréable pour les autres cette mine du dégoût, c'est même repoussant. Epreuve-t-il réellement du dégoût celui qui vous donne l'image du dégoût ? Cela peut-il être le hasard si les traits se sont posés de cette façon ? Il y a des visages sur lesquels cette sensation passagère – quelque chose vous dégoûte – liée en principe à une situation, semble s'être fixée. Miroirs du dégoût. Le dégoût serait alors un état durable, un fond général sur lequel les autres sensations se font jour. Est-ce possible ?

Dans la salle d'attente du médecin, je regarde les magazines déposés sur la table basse. Vieux magazines sales. Effeuillés. Nous sommes dans un village, l'hiver, avec des gens âgés qui toussent, qui crachent, qui n'entendent plus, qui se sont fait accompagner. Je ne feuillette pas tous les magazines empilés sur la table basse, je choisis. Je recherche les femmes belles, les pages shopping, les confidences d'acteurs, la mode, des idées pour s'habiller, des noms de boutiques pour quand j'irai à la ville, et à quoi ressemblent les mannequins en ce moment.

Écrire est dégoûtant. Je l'oublie. Pourtant le dégoût est là. Pourtant à relire le début de ce texte, qui va sans doute

disparaître au fil du travail, vient le dégoût : devant le magma pas encore trié, juste déposé en vitesse et à partir de quoi quand j'écris, j'écris. Cette étape est inévitable. Cette pratique n'a pas la consistance aigüe de la souffrance, elle a celle du dégoût. Dégoût de voir tout ce qui sort de vous quand vous ouvrez la vanne « écriture », dégoût devant une certaine teneur quand rien encore ne se resserre, une teneur de bons sentiments. Ils sont là, dès que je mets un mot derrière l'autre ; et le travail consiste à les chasser, à vider l'écriture de cette humeur. Détecter les bons sentiments n'est pas une affaire de sens du texte, je les repère plutôt comme un chien de chasse, à l'odeur. C'est une matière qui vient de moi, et qui me dégoûte. Si j'écrivais difficilement, si je devais choisir chacun de mes mots avant de le poser sur la page, peut-être n'aurais-je pas affaire avec ce dégoût. Le bon sentiment est l'emballage, l'enveloppe quelconque, c'est en l'enlevant que je trouve, comme le joujou dans l'œuf Kinder.

Je n'achète plus de magazines féminins. La presse féminine, je la feuillette les jours de grisaille et désœuvrement à la maison de la presse la plus proche. Le seul fait de saisir une de ces revues chez le marchand de journaux où elles sont toutes, rangées, multicolores, luisantes, glissantes, glacées, me la fait reposer presque aussitôt avec un effleurement de dégoût. Je ne peux plus acheter des magazines avec des personnages dedans, c'est fini. Ils sont trop là, ils sont trop près, à parler sans gêne aucune de tout ce qui ne me regarde pas. Il sortent presque. Dans une revue d'ameublement on s'enfonce, on entre dans les beaux intérieurs, les jardins, on est le seul personnage, je saisis mentalement la vaisselle, j'effleure la nappe damassée d'une couleur de saison ; des textes, mais on ne les lit pas.

Tant que j'écris, fil de la plume, c'est dégoût. Ensuite commence l'enlevage des mots. C'est en enlevant les mots que je vois si ce que j'écris m'appartient. Il est difficile de préciser ce qui se passe. C'est un bougé, comme une image qui tremblotte dans un film, une lecture où il manque une phrase – un trou se fait dans le cours normal de la narration dégoûtante.

Vous trouverez ci-joint copie de ma contribution pour le prochain numéro de votre revue « Dégoût ».

Nous sommes dans la salle d'attente du médecin. C'est long. Nous sommes six à attendre. Cinq personnes étaient déjà là quand je suis arrivée. Il fait chaud et personne n'a ôté son manteau. Chacun se tait. C'est le milieu de l'après-midi. Nous sommes chez un médecin de campagne, en pleine semaine, en plein hiver : six malades, six patients, en plein après-midi. La femme à côté de laquelle je me suis assise s'est endormie. Sa voisine, un peu plus jeune, qui n'est là je pense que pour l'accompagner, de temps en temps lui donne un coup de coude pour la réveiller. « Je ne sais pas pourquoi je dors comme ça », murmure la femme en ouvrant les yeux, puis elle se rendort. Elle ne ronfle pas. Un petit enfant emmitoufflé s'approche et la regarde. Il fait le geste de lui poser la main sur la poitrine qui se lève et s'abaisse avec la régularité du sommeil, sa mère le retient. L'homme qui est au fond de la pièce fait un bruit bizarre avec sa bouche, comme s'il était en train de manger quelque chose, une espèce de bruit de succion. La pièce est petite. Beaucoup de gens ont déjà respiré dans cette pièce. Au centre il y a une table basse avec des magazines usés.

Il me semble que souvent ceux qui racontent les histoires, oralement, ou par écrit, se vautrent dedans. Ils tartinent leur histoire, ils rajoutent des détails quand ils sentent que ça vous plaît. C'est peut être même un des ressorts du roman, faire durer le plaisir. Complaisance.

Je suis la X^{ème} à feuilleter ce magazine en regardant comment les femmes sont habillées. Ce ne sont pas encore les pages de la mode. Ce sont des femmes qui ont été choisies car elles ont fait quelque chose de remarquable. Elles sont journalistes, comédiennes, elles ont écrit un livre, monté une entreprise, dirigent une maison d'édition ou de décoration. Cinq femmes peintres retenues à la dernière Foire Internationale d'Art Contemporain. Chacune est photographiée auprès de ses peintures. L'article les présente tour à tour en citant leurs propos. Le médecin est venu chercher le patient suivant. L'homme au fond de la salle continue ses bruits de succion et de déglutition. C'est mon quatrième séjour dans une salle d'attente en deux jours. Quatre heures au bas mot à feuilleter des revues sales dans de petites pièces aux murs jaunâtres, au milieu des autres qui comme moi toussent, se mouchent, s'impatientent, pas tellement, se demandent, se comptent et se recomptent entre eux. Les gens parlent peu dans les salles d'attente. Une grosse dame vient d'entrer. Elle porte une sorte de tailleur écossais rouge. Éléance de village. Elle a dit bonjour. Nous sommes en plein hiver. Pourquoi n'enlève-t-on pas les numéros de revues trop usagés, les programmes de télévision périmés ?

Un certain type de femmes qui parlent de littérature l'après-midi à la radio me dégoûte. J'entends trois phrases,

je les reconnais. Les super-mémères de la littérature française. Elles parlent de la grande maison de leur enfance qui leur a donné très jeune l'amour de la poésie, de leur père, cultivé, de leurs études, leurs amants, leur liberté, s'attardent sur leur goût aigu pour la littérature depuis l'enfance. Egrènent tranquillement leurs banalités d'écrivaines intelligentes et sûres de l'être, – vivant pour elles et par elles. Elles sont sérieuses, parfois graves, jamais vulgaires. Jamais un mot plus haut que l'autre – voilà ce qui me dégoûte. Persuadées de représenter une certaine qualité de femmes, intellectuelles, modernes, émancipées. Comme des pintades sur un joli perchoir conçu par un designer japonais dans une basse-cour du sixième arrondissement ; et je patauge dans la boue. Elles prennent au sérieux leur corps, leurs attouchements, leurs désirs érotiques, leur expérience avec l'autre. Aucun frein aujourd'hui à l'épanchement de ces amours de courtisanes que Maupassant à son époque a fait grimacer sous sa plume. Evolution de la condition féminine, ses personnages parlent en direct interminables, intarissables, rien ne nous est épargné.

« *Des visages médiévaux* » – en gros caractères à côté d'un portrait peint par une des jeunes artistes sélectionnées photographiées dans leur atelier. S'inspire des portraits du Moyen Age. Son visage ne ressemble pas à celui qu'elle a peint : un grand visage ovale, parfaitement régulier, vu de face, d'une facture presque naïve, qui fait penser par sa pâleur à un masque ou au Gilles de Watteau. Un visage sans doute féminin, enveloppé d'un turban orangé sur fond sombre, qui regarde le spectateur avec une expression de poisson. Le vêtement est très coloré. Le tout dégage quelque chose de vénitien. Par endroit des taches, comme

des ocelles de paon, qui font aussi penser aux ornements du peintre Klimt. Ces portraits sont des « filets à souvenir » commente l'article.

Il y a des années que je n'ai pas acheté « Elle » ou ses semblables. Je ne veux plus entasser sur ma table de nuit, dans les toilettes, par terre, ces confidences de stars qu'on effleure des yeux un soir et qu'il faut aller jeter quand la pile est trop grosse dans un container réservé à cet usage. Plus de visages et de corps magnifiques sur papier glacé dans l'enceinte des murs qui m'abritent.

Je connais le nom de cette jeune femme artiste. Je n'ai jamais vu ses peintures, je ne l'ai jamais rencontrée, cependant son nom m'est familier. Je sais qu'elle a partagé la vie d'un garçon que je vois souvent. Ils étaient tous deux à l'époque de jeunes peintres plein d'avenir. Mon ami a aimé passionnément, je crois, cette femme que je regarde à la surface du papier glacé. J'ai au moins une heure devant moi. il faut que je vienne à bout de tous ces magazines Je suis la seule à dévorer ainsi. Certains prennent le premier magazine du tas et le feuilletent longuement ; la plupart des patients ne font rien, regardent dans le vide.

Quand je vivais seule et que me submergeait ce que j'appelais dégoût – dégoût pour ce qui rattache envers et contre tout au terrestre, dégoût de posséder des choses, d'habiter quelque part, d'avoir des responsabilités, des faims, des envies – et pas seulement ce rien limpide comme un paysage de Mallarmé. Quand me saisissait le dégoût de ma chair , le dégoût d'avoir et d'être moi aussi matérialisée, d'un loyer à payer, de coups de téléphone à

donner, de copies à corriger, de voiture à mener au garage. Face à ce poids du quotidien dont les couples peuvent facilement s'accuser l'un l'autre, rejeter la responsabilité sur l'autre, leur autre. Nettoyer, entretenir, payer, répéter, repeindre, repasser, face à cette espèce de prolongation ordinaire, inévitable et grise du corps, qui est le contraire des auras chatoyantes qui entourent l'image des stars dans les magazines déglacés qui traînent dans le *no man's land* d'une salle d'attente de n'importe quel médecin, j'avais une recette, un traitement miracle : la chambre d'hôtel. La chambre propre, muette, neutre, chauffée et confortable, lumineuse, où rien ne vous appartient. Où vous n'aurez ni à faire votre lit, ni à débarrasser la baignoire des cheveux que vous y laissez. La chambre d'hôtel avec sa vue sur le fleuve, la ville, la cathédrale, la mer, avec ses bruits de la rue, ses bruits de voisins qui ne sont pas vous, que vous ne connaissez pas, que vous ne rencontrerez jamais. La chambre d'hôtel comme antidote au dégoût.

Je rentrerai la tête farcie d'images et de propos fanés : Lambert Wilson, la leçon qu'a été pour lui le passage par un collège anglais où on cultivait le mépris du star system. Isabelle Huppert apporte toujours un plateau de petits fours dans les réunions de parents d'élèves. Fanny Ardant sur des chaussures extrêmement hautes vantant les bienfaits de la relaxation. Loana au Ritz au bras du comte Pozzo di Borgo. Estelle Halliday et Jacques Chancel à l'inauguration du nouveau décor de l'espace Cardin. A gauche, en tout petit, c'est Arielle Dombasle toute de strass caparaçonnée. La princesse Brambolini, Alice au Pays des Merveilles au bras de son papa, Blanche-Neige enfin sortie de son dessin animé : toutes petites photos noir et blanc

sur lesquelles on ne voit presque rien. Ils se tiennent par le bras, la main, le cou, la taille, rient beaucoup, brillent de tous leurs bijoux, malgré une mâchoire chevaline, un brin de vulgarité, des dents, un ventre impossible à nier.

Celui qui aurait dû épouser la peintresse était ici la semaine dernière, nous avons fait de grandes promenades le long de la mer. Plusieurs fois il a évoqué ces amours peut-être pas si anciennes. La jeune artiste photographiée dans le magazine est belle ; elle a l'air pleine de santé. Elle porte un short et des baskets, un tee-shirt blanc, elle est accroupie auprès d'une peinture inachevée – la photo doit être prise dans son atelier. Un nouveau patient vient d'entrer. Le médecin a emmené l'homme qui faisait du bruit avec sa bouche.

Tiens, Alix Noy avec un diadème, il faut oser. Et dire que je les ai connus – personne ne me croira, heureusement. Pas tous, mais certains, oui, je les ai connus. J'ai mangé à leur table, je suis allée à leurs fêtes, j'ai passé des vacances dans leurs villas de l'île de Ré. Personne ne me croira – pas même moi, c'était dans une autre vie.

L'homme qui vient d'entrer non plus ne nous ressemble pas. Un jeune homme moderne en costume clair et cravate fantaisie qui puise ses modèles chez les présentateurs de télévision. Je me demande s'il est malade. Il a sorti un ordinateur portable et commence à pianoter. La petite musique énervante de ses touches remplace les bruits de succion de l'homme qui a été emmené par le médecin. Il est muni aussi d'une petite mallette qu'il a déposée au pied de sa chaise. Quand on le regarde il vous sourit. Il semble

prêt à engager n'importe quelle conversation. Il doit être là pour vendre quelque chose. Les autres patients ne font pas attention à lui. Je regarde à nouveau sur le magazine en papier glacé la photographie de l'ex-fiancée de mon ami. Elle est belle. Pas trop belle. On sent que ce n'est pas la photographie de magazine qui la rend belle ainsi.

Elle a de longs cheveux bruns, de jolies jambes, les traits réguliers, de grands yeux et une peau bronzée. Elle respire la santé.

Quand on va chez un médecin, dans la salle d'attente, le corps est embarrassant ; on est là à cause de lui. Quelque chose ne va pas. La plupart des gens, dans la salle d'attente, n'enlèvent pas leur manteau, pourtant il fait chaud.



Je remontai à la terrasse sous le coup d'un terrible sentiment d'oppression, d'étouffement. Je m'en voulais de ce que je venais de voir : j'en voulais à mes amis de céder si facilement à l'invective, parce qu'il me semblait qu'ils trahissaient ainsi leur faiblesse ; et je m'en voulais de m'être choisi ces amis-là, inquiets, impulsifs, si loin des camarades idéaux que j'avais espérés. Je replongeai dans ma bile noire, dans ma nausée – nausée de la bande, de la fusion, de la tribu où l'on s'asperge de l'extase d'être ensemble comme des enfants jouent à l'eau. J'avais voulu appartenir à la tribu, j'y étais. Mais tous, Daphné, Jérôme, Claude et les autres, étaient là pour me rappeler le prix à payer. Prix symbolique, monnaie mondaine, chèque d'allégeance aux croyances du groupe : « Fais partie de la tribu, mon vieux, et verse ton écot; ou alors, ne sois pas des nôtres ! », semblaient-ils me dire à l'unisson, dans une vision de cauchemar. « Et vous, pourquoi êtes-vous là ? », leur criais-je mentalement, parce que je ne voulais toujours pas lâcher prise. « Que cherchez-vous ? Quelle lumière ? A quoi bon cette course aux honneurs ? A quoi bon courir la reconnaissance qui perpétuellement se dérobe ? » Mais très vite, mes questions se tournaient vers moi, comme si une partie de mon esprit eût fait procès à l'autre. A quoi bon avoir cherché, avoir trouvé une famille d'adoption pour la haïr aujourd'hui ? À quoi bon avoir désiré être là, avec eux, entouré d'eux et leur ressemblant si c'était pour

comprendre que je m'étais trompé ? Et quand bien même cela serait vrai, pouvais-je leur en vouloir ? J'avais cru trouver la paix, mais j'y avais trouvé la guerre, parce que cette guerre, je la portais avec moi et la voyais partout où j'allais. Je n'étais qu'un grand sac de sentiments dégoûtants, haine recuite, ressentiment, aigreur, envie, jalousie, rancune. Je n'étais rien de ce que j'avais voulu être.

Alors, le dégoût de moi-même m'envahit, comme tombe un diagnostic médical qui annonce la présence d'un virus dans le corps et change brutalement l'horizon de la vie – le corps retourné contre le corps pour une de ces maladies modernes qui vous ferment les yeux avec la douceur brûlante d'une fièvre tropicale. Confusément, je percevais que ce dégoût était une façon comme une autre de s'en sortir, de tracer une limite entre moi et la vie. Cette pensée-là m'apaisa, mais s'échappa et ce fut un grand effort de la retrouver. J'avais les tempes chauffées par le sac et le ressac de mes pensées. Ma vie, à cet instant-là, avait l'apparence d'un amas de chiens morts, putréfiés, flottant dans des eaux incertaines.



Les fleurs rouges et noires

Marie était une jeune et jolie monteuse de plus en plus sollicitée par des cinéastes en vogue qui avaient des amis aux *Cahiers du cinéma*. Elle habitait Bruxelles. De passage à Paris, elle dormait chez son amie Emmanuelle et venait, ce jour d'août, de recevoir un appel de Marc.

Se regardant dans la glace, elle se remit une couche de rouge à lèvres d'un rose pimpant acheté il y a un quart d'heure au Monoprix du coin de la rue. C'était leur première rencontre amoureuse et il lui avait donné rendez-vous à 17 h 30 dans son bureau situé deux étages en dessous de son appartement. Deux mois auparavant, ils s'étaient rencontrés lors d'un colloque. Il était historien de l'art. Il l'avait remarquée, lui avait-il dit, à la façon de soulever ses longs cheveux blonds sur sa nuque. Il était grand et brun, elle aimait les hommes ainsi. Ils avaient déjeuné une fois ensemble à Paris et lui avait aussitôt dit qu'il était très amoureux d'elle. Elle en avait été touchée. Marie avait presque oublié qu'il avait ensuite rajouté qu'il était marié et avait un petit garçon de quatre ans. Mais c'était l'été, l'épouse était en vacances dans leur villa avec piscine de la côte méditerranéenne. Elle dirigeait une prestigieuse galerie d'art contemporain. Marie se posait bien quelques

questions mais l'air était léger et elle avait envie de se faire plaisir. Elle avait mis une robe à fleurs décolletée dans le dos et sentait le tissu frôler ses jambes en marchant.

Marc ouvrit la porte et l'embrassa. Elle vit que le bureau était minuscule et la peinture des murs écaillée. Une vieille machine à écrire qui ressemblait à un gros insecte était posée sur un bureau en métal gris de style administratif. Elle s'assit sur une banquette recouverte d'une couverture blanche faisant face au bureau. Il la rejoignit et l'embrassa à nouveau plus longuement. Elle remarqua qu'il avait des lèvres puissantes et se dit qu'elle aimait cela. Il lui expliqua qu'il avait beaucoup de travail, un texte de plusieurs dizaines de pages à terminer pour l'édition prochaine d'un gros catalogue à l'étranger et qu'il était en retard : raison de sa présence estivale à Paris car, bien sûr, il avait hâte de se retrouver au soleil dans la maison-avec-piscine. En effet, Marie remarqua son teint blanc. Il s'excusa, se rassit à son bureau et se mit furieusement à taper avec deux doigts sur sa machine. Dans une vingtaine de minutes il aurait fini la première partie de ce texte que le traducteur attendait.

Vers 18 h 30, Marc proposa à Marie de sortir afin de profiter de cette irremplaçable atmosphère de vacances qu'a Paris au mois d'août. Ensuite ils iraient dîner dans un restaurant de Saint-Germain-des-Prés, en terrasse. Ils traversèrent le jardin du Luxembourg et s'attardèrent près du bassin. Des enfants y faisaient flotter de petits bateaux. Elle aimait ce bassin, cela lui rappelait un peu bêtement ses vacances au bord de la mer en Bretagne quand elle était petite fille. De façon inattendue il se mit à pleuvoir. Marc

l'entraîna sous les arbres et ils s'embrassèrent lentement et longtemps. La petite averse chaude s'arrêta en même temps que leur baiser.

Le restaurant était désert. Ils dînèrent à l'intérieur. Les murs étaient rouges. C'était chic et cossu. Le patron était prévenant, le regard précis, pas un mot de trop. Peu après qu'il eut pris la commande, la porte s'ouvrit et un homme précédé de deux femmes couvertes de bijoux, trop fardées et trop blondes, entra. Il portait sur le bras un minuscule chien comme une dame empruntée porterait un sac à main. C'était un acteur connu qui avait joué dans des films populaires les héros virils qui plaisent tant aux dames d'un certain âge. Le trio s'installa à la table à côté. Quelques années plus tard, Marie reverrait cet acteur sur la couverture de *Paris-Match* photographié le jour de son mariage avec une des femmes blondes : ils auraient tous deux le même petit chien chacun au bras.

Le repas fut mangé avec appétit et Marc caressait de temps en temps le bout des doigts de Marie. Quelques nouveaux couples se dispersèrent dans la salle. Marie se dit en les regardant qu'en ces jours d'été, même les couples légitimes avaient l'air de ne pas l'être... Marc sortit une carte bancaire de son portefeuille et paya avec ce geste souple et élégant qui sied aux hommes qui ont de l'argent et sont conscients du pouvoir qu'il confère auprès des femmes. Marie avait furtivement regardé l'addition et se dit que le prix des délicieuses fraises à la crème était mérité. Ils se retrouvèrent dans la rue. Il était 22 heures, il faisait chaud. Marc tenait négligemment sa veste dans la main. Marie était définitivement sous le charme. Elle

avait envie de mettre la main dans l'entrebâillement de sa chemise ouverte mais elle n'osa pas. De retour devant l'immeuble, Marc lui prit la main pour monter l'escalier. Marie se demandait quel sorte d'amant il allait être. Elle ne savait pas trop si l'idée de profaner l'appartement conjugal lui plaisait ou non. On rentrait par la cuisine, ce qui était curieux pour un appartement parisien. Elle était petite, sur le seul mur libre, une grande peinture représentant le corps d'un homme nu et âgé prenait tout l'espace. Plus loin le salon, très grand. En fait, la bibliothèque de Marc car ses livres avaient envahi les quatre murs. Pour cette raison il lui faudrait bientôt prendre un appartement plus grand. Marie sentit dans cette remarque une certaine fierté. Cet intellectuel brillant était très souvent sollicité pour des colloques à l'étranger, les livres étaient sa nourriture. Marie laissa traîner son regard sur le canapé où elle s'assit. Elle fut déçue par cet intérieur qui ne correspondait en rien à ce qu'elle avait imaginé. Elle enfonça ses doigts dans un coussin aux motifs Cachemire. Marc la rejoignit après avoir préparé deux verres de Martini. Ils oublièrent leurs verres et Marie se laissa doucement aller. Quelques minutes plus tard, il lui décrivit en détail l'œuvre de cet artiste sur lequel il travaillait. Marie écoutait sagement. Elle n'osait pas trop l'interrompre. Puis il la regarda sérieusement et lui dit qu'« elle ne pouvait pas rester dormir car la femme de ménage devait passer très tôt demain matin et que bien sûr... ». Marie comprit. Elle se réfugia dans les bras de Marc et mit sa main sous la chemise. Il sourit. Il se leva et lui demanda de téléphoner vers 16 heures le lendemain. Ils iraient dîner ensemble et cette fois-ci en terrasse. Marie s'évapora sans insister. Il y avait de la poussière dans l'escalier, la concierge devait être en vacances.

Sur la porte de l'appartement d'Emmanuelle, Marie trouva un mot qui indiquait qu'elle était partie précipitamment pour une soirée d'anniversaire à Chartres et qu'elle ne rentrerait que le jour suivant. Essayant de joindre quelques amis au téléphone, elle les trouva dînant au restaurant au bord de la mer ou attablés dans leur maison de campagne...

Elle se réfugia dans un café. En feuilletant les pages jaunes d'un vieil annuaire à la rubrique « hôtels », son regard s'arrêta sur la rue Daguerre. Ce nom lui plaisait, elle savait que c'était la rue où habitait la réalisatrice Agnès Varda dont elle aimait beaucoup les films. L'hôtel s'appelait *L'Atlantique*, on n'était pas très loin de la gare Montparnasse. « Oui, il y avait une chambre de libre ». Elle fut rassurée. Au comptoir de l'hôtel, un jeune homme pakistanais lui sourit et lui donna une clé pour une chambre au 2^{ème} étage. Elle prit l'ascenseur. Le papier peint du couloir était décollé par endroits. Elle ouvrit la porte de la chambre et sentit une odeur âcre. La moquette à grosses fleurs rouges et noires était usée et tachée. Marie comprit à cet instant que son histoire avec Marc était terminée.

Le lendemain, ils dînèrent amoureusement à la terrasse d'un restaurant italien près de la Comédie française. De belles étrangères en robes légères passaient en claquant leurs talons sur le trottoir. Ils mangèrent de très bonnes pâtes aux légumes croquants. Marie avait lu dans les pages d'un magazine de mode feuilleté chez le dentiste qu'une star de cinéma très connue recommandait fortement ce restaurant. D'un regard ils quittèrent la table. Il héla un taxi qui passait. Dans le rétroviseur, elle vit que le chauffeur les regardait intensément s'embrasser. Elle en rajouta un peu pour lui.

Arrivés à l'appartement et passé le rituel du Martini, Marc entraîna Marie à l'étage au-dessus (c'était un duplex) et lui montra la salle de bain. Dans la grande glace qui courait sur le mur, elle vit derrière elle, un kimono accroché au portemanteau. Marie se retourna et plongea son visage dans le peignoir féminin parfumé. Elle était prête pour rejoindre Marc. La chambre était plutôt petite, en face du lit s'étalait sur le mur une série de photographies d'un artiste allemand très coté. Marie s'ennuya un peu cette nuit là et ne dormit pas très bien. Son bel amant ne put tromper sa femme.

Quelques années plus tard, dans *Télérama*, elle vit sa tête pleine page. Un article lui était consacré. L'odeur âcre de la moquette à fleurs lui revint en mémoire. Comme un léger dégoût. Elle se souvint malgré tout de la belle intelligence de Marc.



Vrac et revrac

Raffarin. Raffarin et tous ses sbires, qui délibérément organisent l'inégalité. Le 49.3. La suppression de l'AME. Les 82%, ce qui en est fait, l'impudence de ceux qui s'arrogent ces pourcentages comme s'ils les avaient mérités. Les regrets d'autrefois, de l'école, du savoir, du statut des parents, des profs, des intellectuels, de tout ce qui était autrefois. L'oubli du progrès. LO, Blondel, les pom-pom girls du libéralisme. L'humour d'Allan Greenspan (« Si quelqu'un a compris quelque chose à ce que je viens de dire, c'est que je me suis mal exprimé »), ce patron de la Fed, qui, par la seule fixation d'un taux d'intérêt, peut faire ou défaire la misère. Le mot *mondialisation*, son usage frénétique (et les conquistadores ?), comme au Moyen-Age on utilisait des épices de masquage sur les viandes faisandées. Les statistiques de la criminalité et le trafic de leur interprétation. La tolérance zéro, une idée qui fait long feu, avec son truc à la clé : pénaliser la pauvreté. Mon incapacité à m'engager dans un parti, un mouvement. La peur de certains hommes que je connais, non pas la peur en soi mais le moment où ils avouent leur peur et ne savent / peuvent / veulent pas la dépasser, et l'avouant et croyant ainsi s'en dédouaner en restent là. Ecrivant cela, mon oubli de l'absence de peur de certains autres hommes

que je connais. **Ma peur.** Le déni de la complexité, pourtant hurlante. Le **silence** de mon psy pendant des mois. La **méfiance**, le rapport de forces immédiat, le rapport de porcs. Mon **célibat**, mais pas ma solitude, encore que. Les accréditations que sans cesse, célibataire, on doit donner aux **couples**. Les preuves à fournir que sans histoires de centres aérés, de babysitt, de collègue, de courses, de cours de musique, on peut vivre, pas si bien que ça mais vivre tout de même. La **faiblesse** de ma **volonté**. Mes **violents désirs** de connaître untel ou untel, **l'oubli de l'autre** (untel ou untel) qui s'y love. La **persistance** de ce **désir** quand l'autre ne veut pas, lui. Mon **impatience**, l'**impatience**. Mon **oubli** du temps qui passe. Mes longs séjours dans des **souffrances inutiles**. La télévision, oui toute la télévision et qu'on ne me parle pas d'Arte ou des films, cet écran qui vibre le soir partout, montagnes et plaines, patelins et mégalofoles, hlm et hôtels particuliers, banlieues et cœurs des villes. Les relais H, les couvertures rouges, les **recettes pour tout**, les pipes, les gratins de légumes, le ventre plat, la découverte des paysages. Sur les couvertures rouges, les **visages d'inconnus célèbres** qu'on doit voir. Le **supplément Argent du Monde**, édité par un ancien gauchiste. Les boucheries chevalines et la **belle tête de cheval dorée-frisée** au-dessus du store rouge. Le sérieux des acheteurs dans les supermarchés, paroxystique à Noël : foie d'oie ou de canard ? **Angoisse**, tragédie même. L'inconscience des bienfaits du service public, les **ragotages** honteux sur le train, l'hôpital, le métro, les lycées, la **méconnaissance** de ce qui se passe ailleurs, aux Etats-Unis par exemple. Les Américains à Paris qui ne savent pas un seul mot de français, et qui **parlent toujours trop fort** dans le métro et qui ne s'entendent pas. Les **abords des villes**, les *Buffalo Grill*

et les *Courtepaille*. L'énorme masse métallique des voitures à Paris, dont on n'a pas le droit de s'étonner. La **stridence**, le long pet foireux des scooters. Les motards, chantres de la liberté, roulant sur les trottoirs. L'**importance prise par** la météo. L'**importance accordée** au temps qu'il fait, qu'il a fait, qu'il va faire. La **ferveur religieuse** dans le soleil. La **ferveur religieuse**, sa montée actuelle, la **superstition organisée** en morale. La **rouerie** des clergés de toutes sortes. Voilà mes sujets de **dégoût**, le 16 février 2003.



Les petites publications d'Arts-Pont



Mode d'emploi

• L'association Arts-Pont, basée à Pont-Croix, organise depuis 2000 des manifestations où se rencontrent préoccupations artistiques et souci de réflexion sur les conditions de la vie d'aujourd'hui.

• Arts-Pont édite aussi des petites publications qui accueillent des textes que nous proposons des gens de notre entourage et que nous nous chargeons de faire circuler par des circuits non commerciaux, à une échelle amicale et locale. Chaque été un ou deux thèmes sont aussi lancés en vue d'une publication collective à paraître l'année suivante.

_____ Titres parus : _____

Collectif :

- Le petit guide des supermarchés du Cap Sizun.
- Regarder la mer
- Recettes et dégoûts

Et puis :

- Henri Sergent, *Vrac et Ressac*.
- Chantal Andro, *Quatre lettres de Chine*.
- Christine Lapostolle, *La rue du 14 juillet à Audierne*.
- Yveline Méhat, *De bleus en bleus*.

• Vous pouvez, pour plus d'informations, nous contacter au 02 98 70 44 74.

☺ Les images de ce recueil ont été réalisées par Steven Pennanéac'h.

Mise en page : Benoît Andro
Association Arts-Pont, été 2003



